

Communication au colloque de Leyde (avril 2003)
"Youth and the Politics of Generational Conflict in Africa"

DU CONFLIT ENTRE GÉNÉRATIONS AU DIALOGUE RENOUÉ

Un itinéraire d'apprivoisement réciproque avec les enfants de la rue à Lomé (Togo)

par

Yves MARGUERAT¹

Résumé

Le problème des enfants de la rue est typiquement un problème de conflit de générations : c'est l'irresponsabilité des adultes et la crise de la cellule parentale qui font que certains enfants s'enfuient (ou sont mis à la porte), pour aller survivre, laissés à eux-mêmes, dans les espaces publics urbains. L'exemple de Lomé, ville dominée par une vieille bourgeoisie commerçante, est ici particulièrement significatif, car les enfants de la rue des années 1970-80, dans un pays encore prospère, étaient issus des familles citadines les plus anciennement urbanisées et souvent les plus prestigieuses.

Le problème fondamental de ces enfants est donc la carence affective dont ils souffrent. C'est aussi la clé de la solution, par le rétablissement d'un contact amical avec un adulte, fondé sur le respect mutuel et la liberté de chacun. Ils peuvent alors reprendre une vie sociale normale (école, formation professionnelle), car leur désir le plus fort est de redevenir des enfants comme les autres. C'est ce que démontre l'expérience vécue personnellement par l'auteur, racontée ici en détail.

Toutes les études sérieuses sur les causes du phénomène des enfants de la rue, ces mineurs qui se retrouvent livrés à eux-mêmes dans les espaces publics de cœur des villes, le confirment : il ne s'agit pas d'un problème de pauvreté, comme le proclament en général les pouvoirs publics et les médias, pas non plus d'un problème "d'indocilité" ou de "perversion" de l'enfant lui-même, comme l'affirment les familles concernées. C'est toujours le produit

¹ Directeur de recherche en sciences sociales à l'IRD, secrétaire général du GREJEM (Groupe de recherche et d'échanges sur les jeunes marginalisées), responsable d'actions de terrain au Togo.

direct d'un conflit inter-générationnel entre un enfant² et les adultes qui devraient en être responsables, géniteurs ou tuteurs selon les sociétés, et qui n'assument pas correctement cette responsabilité³. Le devoir des parents est certes matériel : assurer à l'enfant de quoi se nourrir et se développer ; il est, de façon encore plus primordiale, affectif : donner à l'enfant, dès sa naissance (et même avant), la sécurité existentielle que seul permet l'amour de ceux qui l'accueillent dans le monde. Ces réalités fondamentales de l'être humain n'ont rien à voir avec les conditions socio-économiques : on a souvent montré combien des ménages vivant en extrême précarité matérielle peuvent être solidaires et chaleureux⁴, et combien des familles plus ou moins favorisées peuvent faillir à leurs responsabilités (les exemples cités ci-dessous en seront une parfaite illustration).

La rupture de l'enfant d'avec son milieu familial est quelquefois involontaire, par exemple dans le cas des "talibé", ces élèves des écoles coraniques ouest-africaines confiés (pour leur promotion sociale) à un marabout qui se révèle en fait un escroc uniquement soucieux d'exploiter leur capacité de mendier, ou bien les jeunes ruraux qui imaginaient trouver un avenir dans une ville dont ils ne possèdent aucune des clés d'accès. Les enfants dont les parents sont décédés ou devenus handicapés sont certes d'abord les victimes d'un malheur, mais toutes les sociétés se font un devoir de les recueillir, et y réussissent aux mieux de leurs moyens⁵. La grande difficulté pour les enfants est que, le plus souvent, les ménages brisés, que ce soit par la mort ou par le départ de l'un des parents, se recomposent. Et il arrive que les relations de l'enfant avec son nouveau beau-père ou avec sa marâtre deviennent conflictuelles. C'est là le moteur le plus fréquent qui pousse certains enfants à fuir dans la rue une atmosphère familiale irrespirable, ou à être tout simplement mis à la porte. Les enfants de la rue sont tous le produit d'une crise dans la cellule familiale et, de ce fait, ils sont tous en grande détresse affective, en conflit aigu avec la génération des adultes.

Cette carence relationnelle façonne largement leur comportement dans la rue, après les exigences premières de la survie (adaptabilité, audace, énergie, intelligence...). La bande et la drogue sont ainsi deux des manières de répondre au désespoir dû à cette solitude ; la prostitution peut l'être aussi. S'il n'est pas toujours un ennemi ou un danger, l'adulte est vu essentiellement comme une source de profit possible, quelqu'un que l'on cherchera d'abord à exploiter, par la pitié ou par le sourire, par la ruse ou par la force. Entre peur mutuelle et instrumentalisation réciproque avec les adultes, les enfants de la rue ne peuvent que survivre au jour le jour, par n'importe quel moyen, fût-il suicidaire à plus ou moins long terme et, de surcroît, non sans dangers pour la sécurité de la société toute entière. Car on peut prévoir le terminus de l'évolution spontanée du phénomène : quand les enfants exclus se structurent en bandes organisées et, les filles étant de plus en plus nombreuses, se mettent à se reproduire biologiquement, on en arrive à la constitution, au cœur de la ville, d'une véritable contre-société juvénile en guerre avec le monde des adultes⁶.

² Défini comme de la tranche d'âge entre 5 et 15 ans environ.

³ Voir de l'auteur : "Les chemins de la rue : essai de synthèse sur les processus de production d'enfants de la rue en Afrique", in UCAC (Claude Pairault éd.) : *Citadins et ruraux en Afrique subsaharienne*. Karthala-UCAC, 2000, 440 p. (pp. 387-403).

⁴ Voir, par exemple, Jacqueline Peltre-Wurtz : "Pauvreté, famille et enfance à Quito (Equateur)", *Cahier de Marjovia* n° 7, 1998, pp. 14-33. Mais, bien sûr, l'effondrement économique d'une société (plus ancien et plus poussé en Amérique latine qu'en Afrique noire, d'où une situation plus grave pour le monde de la rue) est un facteur de déstructuration massive des familles.

⁵ Un problème tout nouveau est posé par l'expansion actuelle du Sida, qui extermine les adultes en laissant vivre les enfants et les vieux, ce qui sature toutes les capacités d'accueil des orphelins. Apparaissent ainsi des familles composées uniquement d'enfants, dont le chef peut avoir 13 ou 15 ans, voire moins. Je ne connais aucune bonne description du fonctionnement et de l'évolution des tels ménages dépourvus d'adultes.

⁶ Sur ces perspectives très peu réconfortantes, cf., toujours de l'auteur : "Woe to Thee, O City, when thy King is a (street) Child !", in Barbara Trudell, Kenneth King, Simon McGrath & Paul Nugent (éd.) : *Africa's young*

Si l'on veut éviter cela, il faut réagir, afin de permettre aux enfants marginalisés par les adultes de se réinsérer dans la société. Là où est la cause du problème repose aussi la solution durable : le rétablissement d'une nouvelle relation de confiance entre l'enfant en rupture et un autre adulte, qui sera pour eux un substitut à la relation parentale qui lui a tant manqué. Cet adulte, sans se croire jamais un Pygmalion qui les façonne à sa guise, doit simplement leur offrir les moyens de redevenir des enfants comme les autres en leur rendant ce qu'ils avaient perdu : la confiance dans le présent et la conscience d'avoir un avenir. C'est possible ; c'est même assez facile.

Il n'est pas fréquent que, dans une communication scientifique, on expose à titre de démonstration une expérience personnelle. Pourtant, l'histoire que j'ai vécue depuis vingt-cinq ans avec les enfants de la rue de la capitale du Togo (et qui n'est pas finie) est, me semble-t-il, tout à fait révélatrice des questions et des réponses que suscite l'existence de ces enfants marginalisés, en Afrique et ailleurs.

I - A LA DECOUVERTE DES ENFANTS PERDUS DE LOME

C'est au milieu des années 1980 que le phénomène d'enfants vivant seuls dans les villes est apparu au grand jour dans presque tous les pays d'Afrique. La première rencontre entre responsables de services sociaux et ONG consacrées à l'enfance marginale, le forum de Grand-Bassam (Côte d'Ivoire)⁷, en 1985, décida de rompre avec le vieux vocabulaire stigmatisant -tel "jeunes délinquants" ou "pré-délinquants"- et de ne retenir qu'une expression de nature neutre, simplement topologique : "enfants de la rue", pour désigner ceux des mineurs qui échappent à la responsabilité de tout adulte de référence et vivent jour et nuit dans les territoires publics urbains, que ce soient les lieux de passage les plus fréquentés (rues, carrefours, places) ou ces "non-lieux" que sont les espaces non appropriables utilisés par eux seuls comme abris pour dormir ou se replier loin des regards, comme les canalisations, le dessous des ponts, les ravins ou les plages. Les problèmes de ces enfants de la rue stricto sensu sont très différents de ceux des enfants qui travaillent dans les lieux publics (mais restent en relation plus ou moins étroite avec les leurs) ou qui vivent exploités dans le secret des familles ou des ateliers. Ils posent des questions spécifiques, tant pour l'analyse des problèmes scientifiques qu'ils induisent que pour les actions à mener dans leur direction.

Pour les rencontrer et nouer avec eux un dialogue, on peut penser qu'il faut a priori aller les trouver là où ils sont, dans la rue. Mais cette volonté de rencontre se heurte en général de leur part à beaucoup de méfiance, en particulier quand la démarche ne correspond au fond qu'à l'intérêt personnel de l'enquêteur, ce dont les enfants se rendent toujours très vite compte, et qui ne les incite guère à la sincérité : bon nombre des études conduites dans la rue n'ont ainsi obtenu que des résultats plus ou moins fortement éloignés des réalités⁸.

Ma pénétration du monde des enfants de la rue de la capitale du Togo a été toute autre : ce sont eux qui sont venus à moi. Ce n'est que longtemps après avoir commencé à les accueillir et à les aider que je me suis laissé aller à la déformation professionnelle du scientifique : les prendre comme objets d'étude. Et ce fut la source de découvertes

majority. Centre of African Studies, University of Edinburgh, 2002, 342 p. (pp. 229-254). Une analyse plus poussée est en cours de rédaction.

⁷ Voir les textes qui y ont été élaborés (et d'autres documents illustrant la question) in Y. Marguerat et D. Poitou (éd.) : *A l'écoute des enfants de la rue en Afrique Noire*, Paris, Fayard, 1994, 628 p. A cette occasion, j'avais présenté ma toute première synthèse scientifique sur les sources sociales du phénomène, qui reste pertinente.

⁸ Je conseille donc, à ceux qui veulent se lancer dans ce type de recherche, de passer d'abord par les institutions où les enfants sont déjà resocialisés et mis en confiance.

inattendues, et très fécondes pour la compréhension des mécanismes sociaux de la ville que j'étudiais. C'est là un itinéraire tout à fait original (et largement accidentel), mais dont se dégagent clairement un certain nombre de conclusions, tant sur les remarquables singularités du cas de Lomé que sur des généralités valables ailleurs dans les diverses situations de marginalité juvénile.

Le point de départ d'une histoire qui a fait de moi quelqu'un de fortement engagé, personnellement et professionnellement, dans la question des enfants de la rue, se situe en 1977 en France, où je séjournais entre deux affectations. Diverses péripéties m'avaient amené à être élu membre du conseil d'administration d'une association municipale de prévention de la délinquance juvénile en banlieue parisienne. Je n'y connaissais rien, et je n'avais d'autre philosophie que le refus des injustices et de ce que l'on n'appelait pas encore l'exclusion sociale. Notre rôle d'administrateur fut exclusivement technique (mettre sur pied de nouveaux statuts, construire un budget et le justifier auprès des services de la préfecture, formaliser les projets pédagogiques, etc.), sans jamais voir un seul des gamins concernés. En discutant avec les éducateurs, j'ai découvert -non sans étonnement- que, pour répondre à leurs problèmes, il ne suffisait pas d'attendre la transformation globale de la Société : ces enfants en grande difficulté familiale demandaient d'abord à l'adulte un engagement personnel, une relation amicale sincère envers eux, et non de belles abstractions pour le futur. Notre principale réalisation fut l'ouverture d'un lieu d'accueil de jour pour les petits (les 8-12 ans), afin de leur procurer un lieu de paix et d'écoute entre leur domicile, où l'atmosphère familiale était souvent très tendue, et la violence qui -déjà- gangrenaient les espaces collectifs des grands ensembles marginalisés. C'était seulement ainsi que pouvait se faire, pour ces pré-adolescents, la prévention d'une trop prévisible délinquance juvénile. Pour moi, comme expérience, c'était bien court ; comme prise de conscience, c'était essentiel.

Arrivé au centre ORSTOM⁹ de Lomé en mars 1978, avec un programme de recherche sur l'évolution du réseau urbain du Togo, j'y trouvais un sociologue stagiaire auquel le Ministère des Affaires sociales avaient demandé une étude sur la délinquance juvénile à Lomé. Ce jeune collègue se sentait alors perdu, car, pour être "moderne", il cherchait avant tout à réunir des données chiffrées -inexistantes ou désespérément aléatoires- qu'il croyait indispensables pour démontrer scientifiquement ce qui n'était en fait que ses a priori importés d'Europe. Conscient qu'il lui fallait quand même quelques témoignages directs, il utilisait les policiers de la brigade pour mineurs comme interprètes auprès des enfants emprisonnés, ce qui n'était peut-être pas tout à fait le meilleur moyen pour recueillir leurs confidences intimes... Sa théorie -à vrai dire partagée par tous à l'époque- était que ces enfants des rues venaient des campagnes, attirés par les lumières de la ville et que, n'arrivant pas s'intégrer dans le monde des citadins, ils volaient pour survivre. En fait, mes observations ultérieures¹⁰ ont révélé les nombreuses singularités du cas de Lomé, ville de vieille bourgeoisie marchande à forte instabilité conjugale : ce sont les familles les plus anciennement citadines, y compris les plus éminentes socialement, qui ont commencé à produire des gamins de la rue (en grave conflit avec les adultes), et ceci dès les années 1945. A Lomé, les vrais ruraux pèsent moins de 10 % des effectifs de la rue. C'est dire que la thèse de doctorat soutenue ensuite -brillamment- par notre apprenti sociologue dans une université française (devant un jury qui n'avait guère de notions sur les villes d'Afrique en général, et aucune sur ce sujet en particulier) était complètement à côté des réalités.

⁹ L'Institut français de recherche scientifique en coopération pour le Développement (maintenant IRD).

¹⁰ Voir en particulier les textes que j'ai publiés sur les enfants de Lomé, notamment in *A l'écoute...* op. cit.

Mais le vrai problème qu'avait ce jeune collègue (qui a, par la suite, sagement abandonné la sociologie) était tout simplement la peur du terrain, la peur des jeunes... Comme j'avais cette toute petite expérience en France, il m'a demandé de l'accompagner à la brigade pour mineurs pour sentir de quoi il s'agissait. J'y suis donc allé avec lui plusieurs fois, faisant ainsi connaissance de lieux et de gens qui tiendraient ensuite une grande place dans ma vie, à commencer par une religieuse française qui dirigeait avec énergie et passion le service social de la brigade. Les gamins, eux, m'ont ainsi immédiatement repéré comme quelqu'un qui s'intéressait à eux, catalogué d'abord comme policier, par la suite comme missionnaire¹¹...

Dans le centre-ville de Lomé, les enfants en rupture avec leur famille (pour la plupart âgés de 12 à 15 ans) vivaient dans quelques endroits bien précis, proches les uns des autres : le jour sur le parking du principal supermarché et sur les trottoirs de la rue du Commerce (là où se trouvent les principaux magasins, les banques, les boutiques de luxe...) ou aux alentours du grand-marché, le soir devant les cinémas et les boîtes de nuit, à faible distance. Ils étaient surtout à l'affût des Blancs, plus facilement compatissants et généreux (bien plus riches aussi) que les autochtones. De plus, en cas de problème, les étrangers sont moins à redouter, puisque tout à fait incapables de reconnaître l'auteur d'un méfait entre tous ces visages noirs aperçus distraitemment. Officiellement, la principale activité de ces gamins était de garder les voitures - en fait les garder contre un seul danger : celui qu'eux-mêmes représentaient, car les rejeter pouvait signifier une roue crevée ou une carrosserie rayée. Quand on se garait, ils étaient toujours quatre ou cinq qui accouraient en criant à tue-tête leur nom (ou leur surnom) : "C'est Kossi ! C'est Jojo !...", pour qu'on les reconnaisse et qu'au retour, au moment de donner une pièce, on ne se trompe pas de destinataire (les grands ayant une fâcheuse tendance à prendre alors la place du petit qui était resté là à surveiller)¹².

J'en ai donc rapidement connus plusieurs par leur nom. Comme je n'éprouvais aucune crainte vis-à-vis d'eux, je les saluais amicalement, voire faisais un bout de causette, avant de glisser un petit cadeau (si je n'avais pas de monnaie sur moi, c'était admis avec le sourire : "Tu nous donneras ça la prochaine fois..."). Ils sont tellement habitués au mépris et à l'hostilité des adultes que ces bien modestes marques de sympathie poussèrent certains à me faire confiance, et à me demander de leur rendre service.

Nous étions au début de la saison des pluies, en juin 1978. Ce fut d'abord l'un de ces gamins de la rue du Commerce, F (environ 14 ans), à la fois drôle et méfiant, plein de bagout mais en fait fermé sur lui-même, qui me démontra que, laissées dehors, ses modestes affaires étaient toutes mouillées. Est-ce que j'accepterais qu'il les mette à l'abri chez moi (j'habitais en célibataire une maison de trois pièces à un petit kilomètre du centre-ville) ? Je n'ai pas dit non. Peu après, il m'a demandé, avec un ton de supplication qui n'était pas feint, s'il pouvait venir, parfois, se doucher dans ma salle de bain¹³. Je n'ai pas dit non. D'autres firent de même : G, D, O... (au total, une demi-douzaine). Ils arrivaient à n'importe quelle heure, surtout le soir, leur journée de travail rue du Commerce terminée. Quelques temps plus tard, ils me demandèrent si, quand il était bien tard, et qu'ils étaient si fatigués, et qu'ils devraient encore marcher longtemps pour rejoindre leur coin de trottoir, ils ne pourraient pas, de temps en temps, rester à dormir chez moi. Je n'ai pas dit non, et j'ai acheté des nattes.

¹¹ Dans les milieux policiers, observant que je ne portais jamais de soutane, on m'a souvent appelé "Monsieur le Pasteur"...

¹² Il n'y avait pas de bandes structurées à Lomé, au mieux des groupes instables de copains, et les relations entre grands et petits n'étaient qu'un rapport de forces, sans aucune protection pour les plus faibles, rackettés par les plus costauds sans autre forme de procès.

¹³ Pour se laver, les gamins du centre-ville ne disposent que d'immondes flaques sur la plage, issues des égouts bouchés par les mouvements du sable, ou de l'eau de la lagune, à peine moins polluée.

Ma voiture faisait désormais souvent le taxi entre mon quartier et le centre-ville ou, le dimanche, pour aller tous ensemble à la plage. Rue du Commerce, il y avait en particulier R, le plus petit (il venait d'avoir 10 ans, et il est toujours resté de petite taille), et le caractère le plus épouvantable, une boule d'agressivité, capable à la moindre contrariété de pousser des hurlements stridents, les larmes lui giclant des yeux : "Pourquoi tu lui donnes à lui et pas à moi ? Pourquoi tu ne me prends pas dans ta voiture ? Pourquoi tu ne me prends pas chez toi ?" Le ton impérieux appelait plus la claque que la compassion, mais il était évident que cette véhémence n'avait qu'une seule signification : "Pourquoi ne m'aimes-tu pas ?"

II - LA COHABITATION

A Noël 1978, ma mère vint me rendre visite. Pour elle, il me fallut faire place nette, défendant aux gamins de se montrer pendant ces deux semaines. Parmi ceux qui venaient de temps en temps à la maison, il y avait un plus grand, M (en fait déjà majeur), dont je me méfiais car je n'aimais pas du tout ses manières brutales avec les petits. Lui n'avait pas le droit de passer la nuit chez moi. Mais il avait dérobé une clé de la porte de derrière¹⁴, et profité de ce que nous étions partis faire un tour dans l'intérieur du pays pour venir tout fouiller, et voler dans la chambre de ma mère une somme non négligeable en argent français.

Le lendemain, je croise dans la rue O et G. Bref dialogue : "Bonjour, Yves. Ça va ?" Moi : "Non, ça ne va pas ! - Pourquoi ? - On m'a volé chez moi. - Ah bon ? Et qu'est-ce qu'on t'a volé ? - De l'argent. - Ah bon ? De l'argent français ? - Oui, c'est ça, de l'argent français. - Ne t'inquiète pas, on s'en occupe !" Et ils disparaissent. En quelques heures, ils ont reconstitué en détail toute l'affaire, car, dans l'univers de la rue, tout se sait. C'était bien M qui était entré chez moi en mon absence. Il avait voulu changer les billets français à la caisse d'un magasin, où on lui avait rétorqué : "Où as-tu volé ça ?" Il avait fui, puis trouvé une autre caissière moins curieuse¹⁵. Avec les francs CFA, il s'était acheté de belles chaussures et des tas de vêtements. Tout avait été dilapidé en tournemain, comme le font toujours ceux de la rue, qui vivent exclusivement dans l'instant : ils savent qu'ils ne peuvent rien garder pour eux, et sont donc capables de flamber en un instant des fortunes. Sur la demande insistante de mon cuisinier (corporation qui est toujours automatiquement soupçonnée quand il y a un vol chez un étranger : son honneur était donc en jeu¹⁶), nous allâmes porter plainte à la brigade pour mineurs, auprès du commissaire (un homme remarquable, devenu par la suite un ami). L'affaire fut rondement menée : guidés par O et G, les policiers retrouvèrent très vite voleur et butin¹⁷.

Du coup, O, G et les autres n'étaient plus seulement mes amis : ils étaient mes alliés, ceux qui m'avaient rendu un grand service, et ils en étaient très fiers. Ma mère partie, ils revinrent chez moi en triomphateurs. Devant la détresse visible de R, ce gamin si difficile, je lui offris de rester pour de bon à la maison, autant qu'il le voudrait. Pour qu'il ne soit pas tout seul, je fis la même offre à C, un peu plus âgé (12 ans) mais plus fragile, assez mou,

¹⁴ En ces temps lointains, je fermais encore la maison à clé. Ensuite, jusqu'à mon départ définitif, elle est toujours restée ouverte (sauf ma chambre).

¹⁵ Je lui ai demandé si elle ne s'était pas posée de questions quand M lui avait prétendu qu'un Européen lui avait fait cadeau de tout cet argent. Réponse étonnée de mon étonnement : "Avec les Blancs, on ne sait jamais..." Il est vrai qu'on était dans des années fastes, où, pour beaucoup d'étrangers, de fortes sommes étaient vite gagnées et vite flambées.

¹⁶ On se doute qu'il n'avait pas vu d'un bon œil l'invasion de ces petits voyous chez son honorable patron. Mais il sut assez vite leur déléguer une à une toutes les corvées de nettoyage de la maison. Comme celles-ci font traditionnellement partie des tâches domestiques des enfants, garçons comme filles, ce fut accepté sans difficultés, et le modus vivendi resta stable.

¹⁷ Que l'on me remit. Je l'ai redistribué aux enfants.

visiblement malheureux dans la rue, où il séjournait depuis moins de temps (alors que R avait été poussé à mendier par sa chipie de grand-mère dès l'âge de 5 ans¹⁸).

De plus en plus, ma maison devint celle de cette petite bande, où ils venaient quand ils voulaient. Je découvrais avec étonnement que ces petits durs étaient affamés d'amitié, de confiance, de tendresse ; heureusement, j'en avais assez pour eux tous. Il y eut un temps où plusieurs me demandèrent à devenir cireurs de chaussures. Je leur donnai de quoi s'acheter des boîtes à cirage, et je servis de banquier pour stocker leurs économies, par petits tas rangés dans mon armoire - quelques pièces, qui repartaient aussitôt qu'ils éprouvaient une envie, c'est-à-dire très souvent. Cette phase de travail dans la rue n'a guère été durable : les vrais enfants de la rue sont en général trop instables pour exercer ces petits métiers qui permettent de survivre à ceux qui peuvent encore s'appuyer sur la sécurité psychologique de leurs attaches familiales.

Ensemble, nous nous sentions bien, sans nous poser de questions sur l'avenir, chacun menant sa vie à sa manière. A l'époque, je travaillais en général le soir à la maison, sur une grande table pleine de bouquins dont ils acceptèrent sans peine qu'ils ne devaient pas y toucher. Eux s'amusaient à ce qu'ils voulaient, avec quand même une fâcheuse propension aux bagarres, dues en particulier aux conflits d'argent provoqués par leur passion pour les jeux de hasard¹⁹ (argent qui tient toujours un rôle obsessionnel chez les enfants de la rue). R, en particulier, avait toujours le poing en avant, même face à beaucoup plus grand que lui. Une collègue de passage, plus experte que moi en enfants, eut l'excellente idée de leur offrir des crayons de couleur, qui plurent beaucoup. Par la suite, je découvris leur passion pour le Monopoly, un jeu que l'on pourrait penser a priori très éloigné de la vie des gosses de la rue africains : en fait, rien de ce qui est argent ne leur est étranger. J'eus ainsi de longues soirées de paix. Cependant, pour assurer l'harmonie, je dus parfois utiliser l'arme du chantage affectif. Je me rappelle d'un soir où R et C jouaient avec leurs crayons de couleurs pendant que je lisais. Je ne sais pourquoi, R pique une violente colère et jette les crayons au sol. Je lui dis d'un ton sec que, s'il est mon enfant, il ne peut pas se comporter comme ça. Sans un mot, mais une larme roulant sur la joue, il ramasse les crayons, tout boudeur. Je reprends ma lecture. Quelques minutes plus tard, il se jette à mon cou pour un câlin passionné. Cela n'a pas empêché d'autres crises de fureur, mais elles sont allées en décroissant. Notre vie commune se déroulait ainsi sans problèmes. Une fois où je devais m'absenter une semaine, je laissai à une autre collègue de passage, une grande spécialiste de l'anthropologie de la famille africaine, toute la maison, avec la cohabitation que cela impliquait, et qui ne l'effrayait nullement. A mon retour, je lui demandai comment elle avait trouvé mes petits monstres : "Désespérément normaux", m'a-t-elle répondu en riant.

J'ignorais totalement où j'allais avec eux. Si j'avais su quelle place ces enfants tiendraient plus tard dans ma vie, moi qui étais si attaché à ma liberté, sans doute me serais-je enfui en courant. Et j'aurais eu bien tort : ils m'ont apporté d'immenses bonheurs, et aussi, pour mon activité professionnelle, une ouverture exceptionnelle sur la société citadine africaine, avec ses bons côtés et les autres, ce qui m'a amené, petit à petit, à modifier en profondeur mes problématiques scientifiques, pour faire finalement de la marginalisation juvénile en milieu urbain un axe central de mes recherches. Je leur dois donc beaucoup.

¹⁸ Ce qui ne l'empêchait pas de l'aimer du fond du cœur. Un jour où nous discutons sur la Loterie nationale, je lui demandai ce qu'il ferait s'il gagnait le gros lot. Réponse immédiate : "Je le donne à ma grand-mère." Un silence de réflexion, et il reprend : "Et puis à toi, bien sûr !"

¹⁹ Pas vraiment hasardeux, du fait, entre autres, de l'usage de dés à deux 6...

III - LIBERTE ET RESPECT MUTUEL, CLES DE LA RESOCIALISATION

A la rentrée scolaire de septembre 1979, ils me dirent de les mettre (ou remettre) à l'école. Ce n'était pas une demande, c'était un ordre. A l'époque, la scolarisation primaire était pratiquement totale à Lomé, du moins pour les garçons, mais avec un laxisme qui ne se souciait guère de la qualité de l'enseignement. Tous avaient fréquenté l'école plus ou moins longtemps, et G ne l'avait pas vraiment abandonnée : il y passait chaque jours quelques heures, et tout le reste de son temps à garder les voitures devant le principal supermarché. Mon aide permit à ce gosse, aussi intelligent que volontaire et ambitieux, de commencer ses études secondaires, qu'il a ensuite menées sans difficulté jusqu'à leur terme, devenant le premier enfant de la rue de Lomé à passer le baccalauréat et à entrer à l'université. Les autres allèrent moins loin. Mais quand je les vis, aux premiers jours de la rentrée, partir pour l'école avec leur uniforme kaki tout neuf et leur sac plein de cahiers et de livres, rayonnants de la plus joyeuse des fiertés, je compris quelque chose de fondamental : le désir passionné des gamins marginalisés de redevenir simplement des enfants comme les autres. Ce désir est le levier essentiel d'une influence sur eux, et, sans lui, il n'y a pas grand-chose de possible²⁰.

La religieuse de la brigade pour mineurs, devenue une amie, me confia alors qu'elle avait un problème. Parmi les enfants emprisonnés, l'un, qu'elle affirma très docile, ne pouvait pas être libéré simplement parce que, d'origine béninoise, il n'avait aucune famille qui pût s'occuper de lui. Comment lui permettre de sortir et de retourner à l'école ? "Je n'en suis plus à une folie près, répondis-je. Donnez-le moi." Aussitôt dit, aussitôt fait. On le devine, B, lui, n'était pas volontaire pour venir avec moi, et il me le fit bien savoir. Comme toujours en pareil cas, les premiers temps furent idylliques : il était sage comme une image. Puis il expérimenta toutes les limites possibles de son autonomie et de ma patience, me poussant à bout pour savoir jusqu'où il pouvait aller. Mais je suis patient et têtu, même s'il a parfois réussi à me faire sortir de mes gonds. Enfin, au bout de quelques mois, B calma ses provocations, et se laissa aller lui aussi à ses besoins d'affection. Je sus faire de mon côté les pas qui nous rapprochaient, et la suite de notre cohabitation fut sans problème. Mais cet épisode montre bien que, face à l'offre qu'on lui fait de changer de vie, la volonté de l'enfant est une condition sine qua non de la réussite.

Un autre cas me permit de mieux comprendre ce que signifie la liberté d'un enfant de la rue, celui de K, un habitué de la rue du Commerce qui avait été recueilli au même moment par un couple belge (devenus rapidement pour moi de grands amis). Au début, K semblait s'adapter facilement à la vie de cette famille de quatre enfants (quatre garçons, de 6 à 12 ans), donc nécessairement bien organisée : les corvées domestiques étaient méthodiquement réparties entre tous, et K en avait comme de juste sa part. Ce que, assez vite, il se mit à refuser. Etait-ce l'exemple fâcheux de la liberté dont jouissaient les miens, à quelques rues de là ? Toujours est-il qu'il manifesta de plus en plus de mauvaise volonté à faire sa part du travail domestique. Il fallait toujours plus de cris et de menaces pour l'y contraindre. Sa corvée enfin exécutée, il venait chez moi où, sans un mot, il attrapait un balai et se mettait à nettoyer, pour bien montrer que ce n'était que librement qu'il pouvait faire cela. Par ailleurs, ses relations avec les quatre frères, tous doux et studieux, grands liseurs, se dégradèrent rapidement : K ne savait même pas jouer, seulement se battre, et d'une bourrade il les envoyait valser à l'autre bout du jardin... Il fallut bientôt les séparer le plus possible. Le contrat du chef de famille vint à expiration plus tôt que prévu. Avant de partir, il remit K chez son père. Cela dura ce que l'on pouvait prévoir, et ce fut moi qui récupérais bientôt l'enfant, pour une vie commune sans problèmes. Précisons que K est toujours resté très attaché à cette famille belge,

²⁰ D'où l'énorme handicap de ceux qui sont trop enfoncés dans la drogue : leur seule aspiration est de continuer à se droguer.

grands et petits, avec lesquels, vingt-cinq ans plus tard²¹, il continue à correspondre : l'affection donnée sincèrement n'est jamais perdue. Mais pour ce qui est de l'accueil d'un gamin de la rue dans une famille, j'en conclus qu'il faut éviter qu'il cohabite avec de "vrais" enfants du même âge : pas de problèmes avec un bébé, ou de très grands, mais, entre adolescents, les modes d'insertion dans la vie ont été trop différents pour permettre une véritable fraternité, et les jalousies sont inévitables.

Je peux citer ici encore une autre histoire, plus tardive de quelques années. L'un des hauts responsables de la police de Lomé me demanda un jour de venir le voir à son bureau au commissariat central. Il m'exposa toutes ses difficultés avec son fils de 16 ans, avec lequel les relations étaient devenues conflictuelles à l'extrême, et qui était présentement enfermé au cachot, dans le même bâtiment. Nous avons passé en revue toutes les solutions possibles pour que l'adolescent puisse refaire sa vie à distance de son père, pour conclure qu'il n'y en avait qu'une : moi. Il fit venir E, un grand dadais au regard en coin, et lui demanda de but en blanc : "Qu'est-ce que tu veux : rester en taule, ou aller avec ce monsieur ?" Ce n'est donc pas vraiment par son libre arbitre raisonné qu'E -qui ne me connaissait pas, car il était jeune délinquant, et non enfant de la rue- choisit la seconde solution. Sa mise en apprentissage(s) fut particulièrement laborieuse, car il continuait à faire les quatre cents coups, ne ratant pas une occasion de se battre, de voler (hors de chez moi) et de se faire coffrer²² : je dus aller le rechercher dans tous les endroits de la ville où l'on pouvait détenir légalement quelqu'un, dans les commissariats les plus lointains, à la gare, au grand-marché... Mais je peux affirmer que, malgré la multiplicité de ses méfaits et le nombre des ateliers d'où il s'est fait mettre à la porte, jamais E n'a rien fait contre moi. Il ne m'a pas donné de marques ostensibles d'affection, mais il m'a toujours traité avec un respect et une déférence que je crois sincères²³; C'est donc bien l'attitude de l'adulte qui détermine ce que sera la qualité de la relation, mais c'est l'enfant qui choisit librement d'accepter -ou non- la possibilité de sortir de la rue, quitte à passer par une période de transition, avec de petites rechutes dont il ne faut pas trop se formaliser : la patience finit par gagner.

A la rentrée 1979, la plupart de mes enfants d'élection n'avaient eu qu'à renouer avec l'école qu'ils avaient déjà fréquentée naguère. Placer R et B fut moins facile. Je me rendis d'abord à l'école catholique proche de chez moi. On me répondit avec embarras que, non, décidément, des cas sociaux, cela posait trop de problèmes... J'allai donc à l'école publique du quartier, et je demandai à rencontrer le directeur. Celui-ci m'écouta attentivement et me répondit qu'il prenait mes deux petits, me dispensait des droits d'écolage, me félicitait et me demandait de revenir le voir de temps en temps pour discuter - ce que je fis. Je découvris ainsi petit à petit une personnalité exceptionnelle, à l'itinéraire riche de péripéties politiques²⁴ et syndicales, à l'humanisme sincèrement vécu, qui devint rapidement l'un de mes amis les plus chers au Togo. Bien sûr, je l'ai embarqué dès le début dans l'association que nous avons fondée en 1981 pour créer un foyer pour les enfants de la rue, association qu'il préside maintenant depuis une douzaine d'années avec toujours les mêmes qualités de dévouement, de

²¹ Il est depuis longtemps ouvrier dans une usine d'Abidjan.

²² C'était à l'évidence une vengeance destinée à humilier son père. Le conflit avait commencé quelques années plus tôt. Si j'ai bien compris, le père avait surpris E en train de fumer du cannabis (comme beaucoup de jeunes de Lomé) et avait réagi avec une violence excessive, braquant définitivement son fils contre lui, alors que ses autres enfants, plus âgés, lui donnaient toute satisfaction. Il est fréquent de constater que, habitués à exercer une autorité sans limites, les membres de la police et de l'armée sont souvent de piètres pédagogues. C'est l'une des causes de la présence dans la rue d'un nombre significatif de leurs rejetons (avec une autre raison majeure : le "donjuanisme" que permet le prestige de l'uniforme : on sème à tous vents...).

²³ Après un long passage par la drogue, il a fini par se stabiliser, et il était devenu sculpteur sur bois. Il est mort récemment du Sida.

²⁴ Il avait été de ces jeunes qui s'étaient effectivement battus pour l'Indépendance, non sans risques.

finesse et de sagesse. Car rencontrer les enfants de la rue de Lomé m'a aussi fait découvrir des adultes aux qualités éminentes, nombreux, sans lesquels je n'aurais rien pu faire de durable, et dont l'amitié m'honore.

Cependant, alors que les autres reprenaient avec le plus grand sérieux leur scolarité, il s'avéra rapidement que F, lui, refusait de choisir entre l'école et la rue, continuant à passer tout son temps libre (ou libéré de son propre chef) à garder les voitures rue du Commerce. C'était contraire à notre accord, et une concurrence déloyale à l'égard des petits de la rue qui n'avaient pas, eux, le vivre et le couvert assurés. Je le mis en demeure de choisir. J'essayai de faire participer les autres à la prise de décision, dans le but d'avoir une gestion aussi collective que possible de notre vie commune, mais en vain : ils refusèrent absolument de s'associer à ce qui devait rester de ma seule responsabilité. F préféra la rue.²⁵ Nous passâmes donc le reste de l'année scolaire, et la suivante, avec six élèves : R, C (facile, mais très nonchalant, pour ne pas dire franchement paresseux), G (très attachant malgré son fichu caractère), O (toujours drôle et subtil - mais ne pas trop s'y fier !), D (gentil, sérieux, dévoué : plus âgé, il faisait un peu fonction de grand frère) et B, qui faisait des progrès. Pour la nourriture, je m'étais arrangé avec une voisine, contre un forfait mensuel. Mais, assez vite, prétextant qu'elle n'était pas de la même ethnie, donc ne faisait pas la cuisine qu'ils préféraient, ils demandèrent à toucher eux-mêmes l'argent et à se débrouiller comme ils l'entendaient, comme ils l'avaient toujours fait - une pratique maintenue depuis. Ce fut notre période de cohabitation la plus facile, malgré, on l'a vu, les bagarres assez fréquentes. Leur petit nombre me permettait de les suivre avec soin, sur les plans scolaire et médical, et ne représentait pas une charge financière trop lourde, comme ce sera le cas par la suite (jusqu'à nos jours).

Car, à partir de 1981, leur nombre se mit à croître avec l'arrivée de plus grands (dont trois frères aînés des premiers), ce qui provoqua notamment des contradictions explosives entre principe d'antériorité et principe de séniorité. Apparurent ensuite, à la fin des années 1980, des problèmes liés à la drogue, qui nous imposèrent de monter de nouvelles structures avec des amis médecins togolais - mais ceci est une autre histoire...

IV - LA DECOUVERTE D'UN PROBLEME URBAIN ORIGINAL

Les nécessités des inscriptions scolaires me contraignirent à une démarche dont je n'avais jusqu'alors pas ressenti la nécessité : prendre attache avec les familles. R, qui avait alors 11 ans, me demanda ainsi de l'accompagner chez lui, à Aneho, ville distante de 50 km de Lomé, autrefois le centre économique majeur sur la côte (depuis le début du XVIII^e siècle) mais ruiné par la concurrence de Lomé quand celle-ci devint le chef-lieu politique du Togo (1897) et surtout sa capitale économique avec la construction des premières infrastructures portuaires et ferroviaires (1904-05), qui lui donnèrent le monopole du commerce extérieur et donc une prépondérance définitive sur l'armature urbaine du pays. Au début du XX^e siècle, les anciennes familles marchandes d'Aneho vinrent donc travailler à Lomé, tout en gardant une résidence dans leur cité d'origine, pour y loger une partie de leur famille et s'y retirer au moment de leurs vieux jours.

Ignorant alors tout de l'histoire sociale urbaine si originale du Togo (à laquelle je consacrerai plus tard une grande partie de mon activité de recherche), je m'attendais à trouver la famille de R au fond de quelque taudis misérable. Arrivés dans la vieille ville, je gare la voiture où il me l'indique. Nous passons un porche majestueux pour entrer dans une vaste

²⁵ Il a fini, je crois, par trouver un travail de gardien, très longtemps plus tard. Il n'a jamais manqué de me saluer aimablement quand nous nous croisons.

concession, nous longions un immeuble à trois niveaux, puis des maisons basses anciennes, et d'autres encore. Nous sommes finalement reçus dans un immense salon aux murs ornés de grandes photos de dignes *gentlemen* en costume sombre à col cassé : nous étions dans une famille de la meilleure société togolaise, qui comptait, entre autres, de nombreux universitaires, médecins et hauts fonctionnaires, et même un juge des enfants... Nous fûmes très aimablement reçus par l'arrière-grand-père de R, vieux monsieur charmant qui m'expliqua que, depuis que le père et la mère de l'enfant s'étaient séparés pour refaire leur vie chacun de son côté²⁶, le petit avait échappé à la tutelle de sa grand-mère (une sage-femme qui avait préféré devenir, comme beaucoup de Togolaises, marchande de tissus) ; on l'avait bien, quelquefois, ramené à la maison, où on lui donnait à manger, mais il avait toujours rapidement fui, n'hésitant pas à faire les 50 km à pied pour revenir dans les rues de Lomé. (Lui avait-on jamais manifesté qu'on l'aimait, qu'il comptait pour quelqu'un ? Visiblement pas.) Pendant toute la durée de notre visite, R ne me quitta jamais de plus de 10 centimètres : il resta cramponné à ma main jusqu'à ce que nous ayons regagné la voiture, anxieusement sourd aux propositions de ses tantes de rester quelques jours avec elles... Il fallut au moins une année avant qu'il acceptât d'y retourner tout seul, et je crois qu'il n'a jamais voulu y passer une seule nuit, sauf pour la veillée des funérailles de l'arrière-grand-père, où je ne pouvais venir que le lendemain.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Si D était d'extraction modeste, fils d'un ancien soldat au Ghana, dont la retraite avait été laminée par l'inflation et que ses épouses successives avaient quitté en laissant ses enfants en plan, les autres venaient "d'excellentes familles", comme on disait autrefois. Ainsi G était-il lui aussi d'une autre grande famille d'Aneho ; son père était comptable dans une grosse compagnie²⁷ ; sa mère, séparée, avait vu son commerce de tissus disparaître dans un incendie, et nul dans sa famille -non moins honorablement connue- ne s'était soucié de lui venir en aide, alors que son propre frère, l'oncle de G, était directeur général adjoint du supermarché sur le parking duquel l'enfant mendiait. C, lui, était le petit-neveu d'un ministre de l'époque de l'Indépendance ; son père, enseignant, avait semé de-ci de-là une demi-douzaine de gosses (notamment avec quelques unes de ses élèves), qu'il avait tous abandonnés pour aller se marier en France et y continuer tranquillement sa carrière. Quant à O, il descendait de l'un des commerçants fondateurs de Lomé, un siècle plus tôt, et l'un de ses oncles paternels était professeur de médecine au CHU de Lomé ; marié à une Européenne, celui-ci disait clairement avoir choisi entre son ménage et sa grande famille d'origine (il accepta cependant de consulter O gratuitement quand celui-ci avait un problème de santé qui dépassait mes compétences, mais, bien sûr, c'est moi qui payais les médicaments).

Je découvris ainsi un cas de figure totalement différent de l'image d'Epinal classique des gamins de la rue issus soit de la pauvreté urbaine, soit de l'exode rural. J'étais donc interpellé en tant que scientifique par cette étrangeté. Plus tard, pour reconstituer la dynamique spatiale de la ville, je fus amené à en explorer le passé et à mettre en lumière le rôle de ces vieilles familles citadines, cas assez rare en Afrique. A la réflexion, il n'y a pas là de quoi s'étonner : chaque ville a son histoire sociale propre, son évolution urbaine singulière, aux multiples facettes, et les formes de ses marginalités ne peuvent qu'être, elles aussi, un produit spécifique de cette histoire. Même si les conditions de vie et leurs répercussions sur les enfants de la rue convergent largement, les causes de leur marginalisation ne sont pas les

²⁶ La mère était remariée dans un village ; le père était mécanicien en Côte d'Ivoire, où j'ai eu l'occasion de le rencontrer : il a été l'un des très rares parents à me remettre quelques cadeaux pour leur enfant. Il est ensuite parti au Gabon, et je n'en ai plus eu de nouvelles.

²⁷ Pour G, c'est son âpre volonté de revanche sur son père qui a été le moteur de sa réussite ultérieure (devenir comptable à son tour) : la haine peut être un ressort aussi fort que l'amour.

mêmes à Dakar et à Nairobi, à Abidjan et à Johannesburg...²⁸ Cela signifie aussi que des solutions ayant fait la preuve de leur efficacité dans l'une de ces villes pourront -peut-être- se révéler tout à fait inadaptées dans une autre.

Dans le cas de Lomé, on a affaire à une vraie société citadine, formée au contact du commerce international depuis le XIX^e siècle, voire le XVIII^e. Ce sont des commerçants africains des vieilles cités marchandes de la côte dite autrefois des Esclaves (reconvertie ensuite à la non moins fructueuse traite de l'huile de palme), qui ont fondé Lomé en 1880, pour y mener leurs affaires à l'écart des lourdes douanes anglaises, et qui, en 1884, appelèrent formellement le protectorat allemand pour défendre leur prospérité²⁹. Il s'agit d'une population très "moderne" depuis longtemps, avec ce que cela signifie de dynamisme, d'ouverture sur l'extérieur, mais aussi de perte des solidarités traditionnelles, de "chacun-pour-soi" dans la course à l'argent et au pouvoir, de clivage progressif en classes sociales de plus en plus différenciées, même si la polygamie (d'autant plus importante qu'on est riche - la christianisation n'y a rien changé) fait que, pratiquement, dans ces familles urbanisées de longue date, tout le monde est apparenté à tout le monde. Ce sont ces plus anciennes familles de la ville, les plus touchées par l'instabilité conjugale, qui, en même temps que des ministres et des grands bourgeois, ont produit les premiers gamins de la rue du Togo³⁰.

De nos jours, Lomé a vu sa population multipliée par 2,5 en 20 ans ; les vieilles familles sont maintenant noyées dans le flot des nouvelles, mais la mécanique est restée la même : les enfants de la rue de Lomé restent essentiellement des citadins, parce que les familles plus récemment urbanisées ont pris très vite les mêmes habitudes que les anciennes, en particulier l'instabilité des ménages. Car il y a là un autre facteur social original : l'importance du rôle des femmes dans le commerce, à tous les niveaux³¹, qui leur donne une grande indépendance économique (de toute façon, mari et femme font budget à part), ainsi qu'une autonomie de migrations exceptionnelle, par exemple quand ces femmes laissent le mari aux champs pour aller vaquer à leurs propres affaires en ville. Bien sûr, ce n'est pas cela qui provoque l'instabilité conjugale, mais ça la rend certainement plus facile, et plus banale. La disparition précoce de la dot, qui, ailleurs en Afrique, marque si fort les relations entre familles, a fait que l'on se met en ménage pratiquement sans cérémonies, et que l'on se sépare de même. Résultat : selon le recensement général de 1981 (le dernier en date au Togo), il n'y a que 43 % des ménages de Lomé qui comptent un couple d'adultes avec des descendants (et, éventuellement des ascendants ou diverses pièces rapportées). Seuls les deux tiers des enfants de la ville vivent avec leurs deux parents³².

²⁸ Pour un essai de formalisation de ces différences fondées sur l'histoire sociale urbaine, voir de l'auteur : "Jeunes, cultures de la rue et violence urbaine", in *Cahier de Marjovia* n° 7, Paris, 1998, pp. 43-66.

²⁹ Voir Y. Marguerat : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque (1874-84)*, Lomé, Haho et Karthala, 1993, 471 p.

³⁰ Encore une anecdote significative. Dans les années 1985-90, je travaillais souvent tard le soir à mon bureau ; il était fréquent qu'un des enfants m'y rejoigne, juste pour le plaisir d'être en ma compagnie. Un jour où je mettais en fiches les propriétaires fonciers de l'époque allemande (pour comprendre une ville, il faut savoir à qui elle appartient), mon compagnon de ce soir-là me dit : "Pourquoi tu fais des fiches sur nous ? - Mais je n'en fais pas ! - Pourtant, c'est bien mon nom que tu as mis sur celle-là ?" Non : c'était celui de son arrière-grand-père et homonyme, l'un des fondateurs de la ville...

³¹ Les célèbres *nana-benz* occupent le sommet de la très vaste pyramide des revendeuses de tissus.

³² Selon l'*Enquête démographique et de santé 1998* (Lomé, direction de la Statistique, 1999, 287 p.), ce chiffre a encore baissé : seuls 53,8 % des enfants de Lomé (de 0 à 14 ans) vivent avec leurs deux parents (63,9 % en milieu rural, où les migrations sont fortes), 19,5 % avec leur mère seule, 8,4 % avec le père, 18,3 % avec aucun des deux (10 % ayant perdu l'un des deux parents, 1,4 % les deux). A l'échelle du pays entier, le nombre d'enfants vivant avec les deux parents décroît sensiblement avec l'âge (de 77,9 % pour les 0-2 ans à 47,6 % pour les 10-12 ans), alors que le sexe ne compte guère (tous âges confondus, les garçons : 60,5 %, les filles : 59,8 %). Précisons que je n'ai jamais rencontré un seul cas où le problème pour l'enfant fût d'avoir été confié par ses géniteurs à un autre membre de la famille, pratique si fréquente en Afrique.

Ces itinéraires d'enfants (et bien d'autres encore, que j'ai rencontrés par la suite³³) le démontrent donc avec évidence : ce n'est pas la "monoparentalité" qui est le problème essentiel - sinon les enfants de la rue seraient infiniment plus nombreux. C'est bien la recomposition de la cellule familiale, qui provoque souvent une cohabitation conflictuelle avec le beau-père ou, surtout, avec la belle mère, d'où la fuite vers la rue de certains garçons³⁴. Cette situation est aussi l'image que ces enfants ont d'eux-mêmes. Je pense à des fêtes de Noël organisées avec les enfants emprisonnés à la brigade pour mineurs. Ceux-ci montaient à leur guise, avec d'admirables talents de comédien (une compétence extrêmement utile pour la survie dans la rue), de petits sketches qui racontent toujours la même histoire, leur histoire : "Mon père est bon, mais ma marâtre me maltraite dès qu'il a le dos tourné ; c'est pour ça que je fais des bêtises..."

Ces dernières années, dans un contexte de crise économique toujours plus profonde, les problèmes d'appauvrissement ont pris la première place dans l'éclatement des familles, quand celles-ci étaient déjà fragilisées d'une manière ou d'une autre (surtout la disparition -par décès, infirmité, chômage ou départ- de l'adulte soutien de famille). L'itinéraire des enfants de la rue de Lomé est toujours le même, mais, simplement, de nos jours, les petits citoyens issus des familles les plus anciennement urbanisées (dont certains membres, on l'a vu, pouvaient occuper des fonctions éminentes) sont devenus proportionnellement moins nombreux, noyés dans la masse des origines populaires : la carence de la génération adulte s'est donc banalisée, pour ne pas dire démocratisée...

L'importance de cette origine plus psychologique qu'économique du départ des garçons vers la rue explique pourquoi le rapport affectif est pour eux si important, absolument décisif dans leur réinsertion. Ils ont un immense besoin d'amour et de tendresse, même s'ils le masquent souvent derrière divers paravents de frime, de provocation, d'agressivité. C'est pourquoi cette relation personnelle que j'avais nouée avec eux sans savoir où nous allions ensemble a été si efficace. Elle n'est pas la meilleure solution, elle est la seule³⁵.

EPILOGUE : LES SUITES DE CETTE HISTOIRE

Je ne peux ici qu'évoquer très schématiquement les développements ultérieurs d'un engagement vieux maintenant de vingt-cinq ans. En 1980, la religieuse de la brigade nous demanda, à notre ami belge (expert en planification) et moi, de lui créer un foyer. Elle voyait arriver de plus en plus de gamins qu'aucune famille ne venait récupérer, et pour lesquels il fallait trouver une solution. L'expérience que je faisais depuis un an avec ma petite tribu montrait que, quand on rendait à ces enfants un cadre de type familial librement accepté, cela marchait. En août 1981, nous avons fondé une ONG locale, l'Association pour la promotion de l'enfance à Lomé (APPEL), au titre volontairement neutre et plat, en y engageant le plus possible de nos amis togolais (les Blancs, c'est utile, mais un jour ils s'en vont). Nous pûmes enfin ouvrir un foyer provisoire pour douze gamins en juin 1982. Prévenus depuis des semaines, ceux de la rue du Commerce firent tous les jours à pied le trajet jusqu'à la brigade pour bien rappeler qu'on ne devait pas les oublier...

³³ Nous sommes en train (début 2003) de monter un foyer d'accueil pour les petits (9-12 ans) qui survivent comme porteurs à la frontière entre le Togo et le Ghana. J'en ai interrogé 73 : 68 d'entre eux ont leurs parents séparés pour une raison ou pour une autre.

³⁴ Par contre, les filles, qui peuvent toujours aider à la maison et au commerce, ne sont pas abandonnées, mais exploitées. C'est un problème grave, mais nettement différent (et beaucoup moins visible). Pour celles qu'un calvaire familial pousse quand même à fuir, le monde tout féminin des marchés procure de nombreuses possibilités de se mettre au service d'une revendeuse ; il faut être très bien informé pour s'en apercevoir de l'extérieur.

³⁵ Conclusion qui n'a rien de propre à Lomé.

A ce moment, faute d'une connaissance suffisante du milieu de la rue, nous avons fait une grosse erreur. Nous partions de l'a-priori idéologique qu'une famille, pour paraître normale, doit regrouper des enfants d'âges différents. Je n'avais pas encore compris que, dans la rue, le vrai fléau des petits, c'est les grands, qui les briment et les rackettent sans merci. Ces relations d'exploitation se sont donc retrouvées transposées telles quelles dans le foyer. Il a fallu mettre les grands à la porte³⁶.

En 1983, nous avons construit notre bâtiment définitif³⁷ (20 places, portées à 40 en 1986 - ce qui est un maximum qu'il ne faut surtout pas dépasser, sous peine de fabriquer une caserne à la discipline inévitablement répressive). Pendant plusieurs années, nous avons pu sortir de la rue du Commerce tous les enfants qui le voulaient (ce n'était pas le cas de tous), et en réduire visiblement le nombre, ce qui nous a valu beaucoup de soutiens officiels. Cependant, à la fin des années 1980, la situation économique se dégradant rapidement, de plus en plus d'enfants (désormais plus âgés : c'étaient plutôt des 14-15 ans) se mirent à quitter leur domicile, mais ce n'étaient plus pour le centre-ville : ils se réfugiaient désormais dans les marchés et les gares routières de la périphérie, où ils sont beaucoup moins visibles au regard non averti.

Depuis, le foyer a continué à accueillir les plus petits. Les plus grands venaient me voir. Submergé de demandes de prise en charge, j'en refoulais beaucoup, mais je devais inévitablement en accepter certaines de temps en temps et je me suis retrouvé père d'une famille imposante : 150 jeunes, que j'ai aidés comme j'ai pu à gagner leur vie...

Je dus quitter Lomé, au début de 1994, du fait de la rupture de la coopération entre la France et le Togo, mais j'ai heureusement pu ensuite reconstituer deux programmes d'action. L'un aide financièrement une trentaine de lycéens et étudiants qui ne pourraient continuer leurs études sans l'appui de notre Comité de soutien aux enfants de Lomé³⁸. L'autre est plus original, car il s'adresse aux "grands" de la rue, les 18-22 ans, ceux dont en général personne ne veut s'occuper - bien à tort, car ils sont beaucoup plus conscients que les petits que la rue est un impasse dont ils ne pourront pas se sortir tout seuls. Il leur est proposé une mise en apprentissage dans le secteur informel, et cela marche (grâce à un bon encadrement sur place, largement composé de mes anciens enfants de la rue, qui savent exactement ce que tout cela signifie). Nos seuls vrais problèmes sont d'ordre financier, car les grands de la rue n'intéressent guère les donateurs (surtout, il nous faut trouver de quoi installer des ateliers pour que ceux qui ont fini puissent -comme ils le souhaitent ardemment- vivre avec le métier qu'ils ont appris³⁹). Là comme toujours, négocier avec les adultes est autrement plus difficile qu'avec les gamins de la rue.

Que sont devenus mes plus anciens enfants ? G s'est tiré d'affaire le premier ; avec son niveau bac + 3, il est parti en France continuer ses études de comptabilité ; il a maintenant un bon poste, femme et enfants ; il s'occupe le plus possible de sa famille restée au Togo, où il compte investir dès que la situation politique sera stabilisée. B est chauffeur de taxi à Cotonou. O est tailleur et maintenant surtout -ce qui est bien plus rentable- aménageur de chapelles funéraires. D est dessinateur, avec des affaires qui suivent le cours de la vie

³⁶ C'est moi qui les ai récupérés ensuite.

³⁷ Grâce à dix-sept sources de financement différentes. On devine tout ce que cela a représenté comme courriers, démarches, dossiers, espoirs, déconvenues, joies... (Il faudra qu'un jour je fasse un livre pour raconter tout ça.)

³⁸ Créé en 1982 en région parisienne pour financer le foyer, et qui m'a ensuite beaucoup aidé face à une charge sans cesse croissante. C'est lui qui assume seul la charge du groupe des lycéens.

³⁹ Actuellement, c'est le cas de 80 de nos ex-jeunes de la rue (certains naguère bien voyous), face à 19 échecs.

économique à Lomé, bien difficile en ce moment. C, après avoir abandonné je ne sais plus combien d'apprentissages, vend des pneus d'occasion au port. K, qui avait appris la cuisine, est devenu ouvrier dans une usine d'Abidjan ; malgré un salaire modeste, il a pris en charge la scolarisation d'un petit voisin ivoirien, bon élève et pauvre...⁴⁰

Quant à R, il a fallu très longtemps pour le stabiliser (il revenait de si loin !). Il a poursuivi quelques années ses études secondaires, puis s'est essayé à divers apprentissages, sans s'attacher à aucun. Il y avait chez lui un immense fond d'angoisse qui le faisait reculer toujours devant le passage à la vie adulte. Ces dernières années, il avait appris la technique du batik ; il est assez doué, mais nous avons dû convenir ensemble qu'il est incapable de gérer un atelier sans se faire plumer. Grâce à un don reçu pour les apprentis, j'ai pu lui acheter une moto pour faire, comme beaucoup de jeunes au Togo, le taxi, tout fier de la liberté que cela lui donne⁴¹. Car, pour beaucoup d'anciens jeunes de la rue, la discipline d'un atelier est trop pesante. Il faut donc permettre à ceux-ci de trouver leur avenir dans des professions beaucoup plus libres, comme le commerce ou la conduite de taxi.

Dans le cas de R, il aura fallu vingt ans pour le tirer d'affaire. J'ai eu la chance de pouvoir les lui donner. Cela en valait la peine. Cela vaut toujours la peine de répondre à un enfant en détresse - et c'est en fait assez facile, car, si vous êtes capable de lui porter une affection désintéressée, c'est lui qui vous cherche bien plus que vous ne le cherchez. Par contre, l'expérience montre que, sauf exceptions, les enfants de la rue ne peuvent s'en sortir honnêtement tout seuls⁴². Laisser à l'abandon ces jeunes perdus dans les espaces publics urbains est à coup sûr laisser se constituer au coeur des villes une véritable contre-société, dont les relations avec le monde "normal" des adultes ne peuvent que devenir de plus en plus conflictuelles et dangereuses pour tous, comme le montrent déjà trop d'exemples, en Afrique comme en Amérique latine. Intervenir, renouer le lien cassé entre générations pour offrir à ces enfants la possibilité de sortir de la rue est donc une nécessité urgente pour la sécurité de tous. Quand un conflit entre un enfant et ses parents aboutit à la fuite dans la rue de celui-ci, c'est à d'autres adultes de surmonter le conflit intergénérationnel et de réparer la blessure. L'expérience pratique -la mienne et beaucoup d'autres- montre que cela marche remarquablement bien, et même, plus exactement, que c'est non pas la meilleure des méthodes, mais bien la seule qui marche.

(février 2003)

⁴⁰ Mais avec la crise que vit en ce moment la Côte d'Ivoire, il a dû se réfugier à Lomé, malade et déprimé.

⁴¹ Cependant, je ne peux pas le considérer comme définitivement stabilisé : c'était vraiment un cas très difficile.

⁴² Voir du même auteur : "Rue sans issue : réflexions sur le devenir spontané des enfants de la rue", in Georges Héroult et Pius Adesanmi : *Jeunes, culture de la rue et violence urbaine en Afrique*, IFRA, Ibadan, 1997, 419 p., (pp. 383-395).